

vres classiques étrangères. Il va sans dire que la valeur morale des ouvrages mis entre les mains des élèves doit toujours être irréprochable (1).

Ces lectures libres sont faites pendant six heures chaque semaine, le jeudi et le dimanche, de cinq heures à huit heures du soir. Chaque élève note ses impressions sur un cahier *ad hoc*, que le professeur de lettres vise, et s'il comprend vraiment sa tâche, il ne manque pas de profiter des remarques souvent inexpérimentées de ses élèves, pour pénétrer plus avant dans leur esprit et dans leur cœur.

Pour l'histoire, nous tâchons surtout d'atteindre un double but : D'une part, rendre les époques étudiées vivantes et attrayantes, par des lectures et par des images ; de l'autre, chercher l'explication rationnelle des événements dans la mesure où la philosophie de l'histoire n'est pas la plus conjecturale et la plus décevante des pseudo-sciences. Nos élèves n'ont pas seulement entre les mains des manuels dont j'ai indiqué plus haut l'utilisation, ils peuvent et doivent lire des ouvrages d'historiens véritables. La bibliothèque de l'école est largement ouverte, et les élèves peuvent toujours la mettre à contribution, pourvu que la demande d'emprunt soit visée par le professeur compétent.

Je ne puis entrer dans le détail de chaque enseignement. Il suffira de dire que nous voulons donner à nos élèves des connaissances aussi précieuses, aussi directes, aussi peu verbales que possible. En outre, chaque professeur de l'école ne garde pas jalousement son indépendance vis-à-vis de ses collègues. Nous essayons de coordonner nos efforts, d'élever un édifice auquel nous collaborons tous, et non pas une série de colonnes séparées, suivant la jolie expression du célèbre pédagogue suisse, le Docteur Claparède. C'est à cette coordination des travaux que sert la réunion du samedi, où tous les professeurs, sous la présidence du Directeur de l'École, s'entretiennent de tout ce qui concerne la vie pédagogique de l'établissement.

Grâce à l'esprit laborieux de nos élèves, nous arrivons—au moins dans l'école à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir—à préparer en deux ans le Brevet Supérieur, sans difficulté. J'ajoute pour être véridique, que toutes les Ecoles normales françaises ne sont pas d'accord avec nous sur ce sujet. Mais cette discussion nous entraînerait un peu loin, et elle se poursuivrait plus utilement dans une Revue française de pédagogie. En tout cas il faut pour que la réforme de 1905, à laquelle la haute administration de l'instruction publique s'est résolument attachée, porte tous ses fruits, que le Brevet supérieur devienne de plus en plus l'examen de passage de seconde en troisième année, et qu'il se règle sur l'école normale, au lieu que cette dernière se règle sur lui.

Ch. ab. der HALDEN,

*Professeur de l'École d'Instituteurs de Lyon,*

*Lauréat de l'Académie française.*

(1) NOTE DE *L'Enseignement Primaire*.—Plusieurs des auteurs ci-dessus cités sont non seulement dangereux au point de vue moral, mais il le sont également au point de vue religieux. Les œuvres de certains d'entre eux sont à l'Index.